

LES BONNES LECTURES

Je n'écris ni pour les savants ni pour les incrédules.

Les premiers pourraient me dire—et non sans raison—qu'avant de faire la leçon aux autres je devrais commencer par m'instruire moi-même. Quant aux seconds, n'ayant pas charge d'âmes, je les abandonne à leur triste sort ; ils sont comme les amis du mauvais riche. Abraham et les autres prophètes. Tant pis pour eux s'ils s'obstinent à marcher dans les ténébreux !

Je m'adresse uniquement à ceux qui, comme moi, gagnent leur pain à la sueur de leur front et mon seul but est de les amuser un peu, de demander une petite place à leur foyer pour y causer familièrement, en bons camarades.

Les écrits savants sont des légumes qui ne poussent pas dans mon jardin.

N'est-il pas vrai, chers amis, que parfois, très souvent même la lecture d'un bon livre ou d'un bon journal vous a empêchés de vous ennuyer, vous a même consolés quand vous étiez dans la peine ?

Eh bien ! si vous voulez faire une œuvre charitable qui ne vous demandera qu'un peu de bonne volonté, ne vous contentez pas de lire vous-mêmes ces bons livres et ces bons journaux ; prêtez-les à ceux qui, soit par indifférence, soit parce qu'ils n'ont pas d'argent à dépenser, n'en achètent jamais.

Plus encore ; si vous connaissez des personnes qui, ne sachant pas lire, n'ont pas les mêmes ressources que vous pour chasser l'ennui et devenir plus savants et meilleurs, allez les trouver, racontez leurs quelques belle histoire morale ou lisez-leur quelques chapitres d'un bon livre, quelques passages d'un bon journal.

Vous ferez ainsi une œuvre de miséricorde aussi méritoire, a dit un grand Pape, que si vous rendiez la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux paralytiques.

Tenez, voici une histoire qui m'a été racontée par un bon curé, protecteur éclairé des journaux et des pamphlets populaires.

De même qu'on rencontre parfois ici de pauvres catholiques au gros sel, qui se croient ou font semblant de se croire mariés quand ils ont recouru aux services d'un ministre protestant, il y a, dans les vieux pays, de malheureux égarés qui se contentent du mariage civil.

Vous savez comment cela se pratique. Un citoyen plus ou moins capable de lire et d'écrire, monsieur le maire ou son adjoint, se passe autour du corps une écharpe tricolore—une sous-ventrière, comme dit Drumont—il débite une formule plus ou moins intelligible et, au nom de la loi, vous déclare unis...jusqu'à nouvel ordre.

—Ca y est ! disait dernièrement un de ces marieurs laïques, et maintenant f...moi le camp !

C'est très édifiant !

De plus, un vilain petit bossu, dont toutes les filles ont peur, s'est déclaré l'apôtre du divorce. On se marie et on se démarie à volonté. S'il y a des enfants, ils deviennent ce qu'ils peuvent.

Et dire que ces polissonneries entrent peu à peu dans les mœurs !

Napoléon avait bien raison de dire :

« Détruisez la religion et vous ferez revivre la bar-

barie. »

Donc, pour en revenir à notre histoire. Il y avait dans la paroisse du bon curé un homme qui, pour ne pas devoir se confesser, s'était contenté du mariage civil. Au fond, il n'était pas très méchant, mais il n'avait jamais été à l'école et ses parents s'étaient contentés de lui apprendre à travailler et à gagner de l'argent.

Il vécut ainsi pendant dix-huit ans, élevant ses enfants comme il avait été élevé lui-même, c'est à dire fort mal.

Bien souvent M. le curé avait essayé de le convertir, mais en vain. Le malheureux trouvait qu'il était en règle, qu'il aimait et respectait son pasteur, mais que pour le reste il n'entendait rien changer à sa manière de vivre.

Un jour, le bon curé alla trouver son paroissien aveuglé, lui parla d'abord de choses indifférentes et fini par lui remettre un journal rédigé par un ouvrier et spécialement dévoué aux intérêts de la classe laborieuse.

Le bonhomme, qui s'attendait à des sermons, ne s'empres pas trop de se faire lire le journal. Cependant, certain soir qu'il s'ennuyait beaucoup, il se décida. Il ne comprit qu'à moitié les articles de fond, accueillit les faits divers par un babillement prolongé, mais s'intéressa au feuilleton. C'était la vie d'un homme du peuple, qui, après avoir fort mal vécu, finissait par se convertir.

—Eh bien, Paul, demanda sa femme, comment trouves-tu cette histoire ?

—C'est pas mal, répondit-il ; je voudrais connaître la suite.

Il va sans dire que le bon curé ne manqua pas, huit jours après, d'arriver avec un nouveau numéro du journal.

Au bout de six semaines, Paul se rendit au presbytère.

—M. le Curé, je veux me marier à l'église, comme un bon chrétien.

—Dieu soit loué ! répondit le prêtre et vous, agréez mes félicitations sincères. Vous devez être heureux !

—Rajenni de vingt ans monsieur le curé. Vous m'avez été un grand poids de la poitrine... Maintenant voici ce que nous allons faire : vous annoncerez au prône qu'après avoir donné le mauvais exemple pendant dix-huit ans, je veux réparer de mon mieux le mal que j'ai fait.

—Cela est inutile, mon ami.

—Mais, j'y tiens moi ! Et vous ajouterez que c'est la lecture d'un bon journal qui m'a converti.

JEAN DES ERABLES.

BERTHE, VA DONC TRAIRE LA VACHE

J'entendais dernièrement chez un de mes amis la conversation suivante :

—Berthe, va donc traire la vache.

—Y penses-tu ! mère. Mon ami m'a invitée, et je fais ma toilette.

En vérité, mère n'y pensait pas. Elle ne pensait ni à l'invitation, ni à la toilette, ni à la dignité qui ne permet pas à sa fille de franchir le seuil de l'étable.

Mère est pourtant harrassée ; elle est restée aux champs tout le jour ; à peine rentrée, elle a dû préparer le repas...peut-être Berthe pourrait-elle !

Mais Berthe a une amie ; Berthe est invitée ; Berthe revient de la pension ; Berthe est, depuis huit jours, brevetée ; voyez ! son diplôme est déjà suspendu au mur ; ses prix sont encore étalés sur la table ; il y en a deux ; c'est un prix de chimie et un prix de satisfac-

tion générale.....

Pensez-vous que Berthe puisse traire les vaches ???

Jadis, quand elle avait son âge, la mère de Berthe chantait en triotant, dans la prairie près de son troupeau de vaches.

Mais Berthe a appris le piano, elle a cet instrument dans sa chambre : on on a rendu une vache pour le payer à moitié. Son père ne l'écoute que la casquette à la main ; sa mère joint les doigts, elle se sent au ciel ; les moissonneurs qui passent s'arrêtent l'oreille tendue, pour saisir l'harmonie qui s'échappe par les fenêtres.

Quand elle ne joue pas du piano, Berthe brode ou tapisse, en compagnie de quatre amies brevetées comme elle ; ou bien elle a la migraine ; ou bien elle recommence sa toilette ; ou bien elle rêve à la ville où l'on se promène, où l'on voit, où l'on rit, où l'on ne fait rien ; elle rêve un mari qui lui payera des fanfreluches ; et qui sera bien payé par toutes les admirations prodiguées à sa campagne ; enfin elle rêve une servante qui la dispensera de haler son teint à la chaleur de fourneau de cuisine.

Pensez-vous que Berthe puisse traire les vaches ???

Il paraît que, dans les pensionnats, la conversation de ces demoiselles roule principalement sur les toilettes.

On s'en étonne un peu ; mais j'en suis mieux convaincu, lorsque je vois Berthe bottée comme une Chinoise, sanglée à ne pouvoir respirer, coiffée à menacer le ciel.

Il y a sur son dos le prix de dix sacs de blé ; la moitié de la récolte y passera, parce que Berthe veut s'élever au-dessus de l'admiration qu'elle croit inspirer.

Pensez-vous que cette belle, qui marche sur la pointe des pieds, puisse affronter le crotin d'une écurie ? pensez-vous que Berthe puisse traire les vaches ???

On la mariera bientôt, elle le désire, pour imposer ses caprices à quelqu'un.

Il y a le fils du gros fermier, qui sait lire, écrire et compter, mais il ne sait pas la chimie, ni l'histoire naturelle, ni Pharaon qui bâtit les Pyramides. Il n'a jamais pensé, il est vrai, que cette fille pourrait « faire son affaire ».

Mais la mère de Berthe a pensé qu'il pourrait être son gendre : elle en parle.

—Y penses-tu ! mère, dit Berthe.

Et la mère a vu que sa fille avait jeté son dévolu sur un autre.

Cet autre, c'est un fils de fermier aussi ; mais il a goûté du collège, de la ville ; du bureau ; il fut déjà clerc de notaire puis employé de commerce ; depuis quinze jours il fait des écritures à la mairie de la ville voisine, et gagne cinquante sous pas jours ; sa situation est faite, dit-il.

D'ailleurs, il sait rouler la cigarette ; il se cambre dans un palétot ; et on ne s'aperçoit pas encore que ses coudes sont percés.

Il a les goûts de Berthe ; il plaît à Berthe : elle sera dame ; elle augmentera, à la ville, le nombre des femmes qui ne font rien.

On les marie.

Ils émigrent loin de la campagne où ils sont nés ; ils vivent, n'ont point d'enfants, et tous les quatre mois sollicitent des écus paternels.

Pendant ce temps, le père de Berthe, qui avait une servante travaillant à la place de sa fille a pris un domestique qui travaille aux champs où il avait espéré que travaillerait son gendre.

Il paye cher pour ses ou-

vriers et pour les impôts ; il gagne peu, et il se plaint de son métier.

Dans nos populations de la campagne, Berthe n'est pas une exception. C'est le nouveau type créé par l'esprit moderne, celui de la Révolution, celui de nos gouvernants.

C'est une calamité qui dépouille nos campagnes, et encombre nos villes de gens affamés.

Les garçons robustes qui veulent cultiver l'héritage de leur père ne trouvent plus, pour s'associer à leurs travaux, des filles, des champs.

Tenez, croyez moi, cultivateurs, mes amis. Pour l'avantage de vos familles et du pays, que vos filles sachent lire et compter, mais qu'elles sachent faire la soupe, et..... qu'elles aiment à traire les vaches.

Bonjours à vous et à tous les vôtres.

LE PERE VERITAS

L'INCREDULE

Un magistrat d'une grande autorité, connue par l'incrédulité qu'il avait affichée toute sa vie, tomba un jour malade. Aussitôt il fit venir un prêtre. Le prêtre arrivé près de lui laissa voir son étonnement. Je comprends votre surprise, M. l'abbé lui dit la malade. C'est pour me confesser que je vous ai prié de venir et il est juste que je commence par cet aveu ; j'ai été assez libertin pour désirer que la religion fût fautive, mais jamais assez sot pour le croire. La loi fut toujours au dedans et l'incrédulité sans cesse au dehors. En deux mots, M. l'abbé, pendant ma vie je n'ai été qu'un grand menteur à moi-même et aux autres. Que Dieu me le pardonne. Il se prépara aux sacrements, les reçut avec repentir et piété, et, après une longue maladie, mourut très chrétiennement.

PAS BESOIN DE L'APPELER!

Un monsieur rencontre un paysan.

—Comment t'appelles-tu, mon petit garçon ?

—Comme mon père.

—Et ton père ?

—Comme moi.

—Mais enfin, comment t'appelles-tu quand c'est l'heure de manger la soupe ?

—On ne m'appelle, pas je suis toujours le premier !

Un jour, le célèbre orateur anglais, Fox, était occupé à ranger en piles des pièces d'or. Un marchand, son fournisseur, vint à entrer et lui présenta un billet qu'il lui avait souscrit.

Il n'est impossible de vous payer en ce moment, lui dit Fox. L'or que vous voyez est destiné à Sheridan, c'est une dette d'honneur qui ne peut se remettre.

Le marchand, avec un grand sang froid déclara le billet.

Et, maintenant, Monsieur, je n'ai plus que votre parole, n'est-ce pas aussi une dette d'honneur ?

Fox, sourit, loua le marchand pour cette marque de confiance, et le paya, en disant :

Il faudra bien que Sheridan attende, car votre créance est la plus ancienne.

BONNE PROPOSITION

Ceci se passe à Londres : Un voleur, en train de forcer un coffre-fort, est très étonné, en relevant la tête, de trouver un gentleman qui le regarde faire tranquillement. Il essaie de se sauver, mais le gentleman l'arrête.

—Continuez mon ami, lui dit-il votre travail m'intéresse beaucoup.

—Pourquoi donc ? demande le voleur, étonné.

—Parce que j'ai pendu la clef de ce coffre-fort, et si vous pouvez l'ouvrir vous serez très-bien payé pour vos peines.

BONNE FEMME

—Voyons, Auguste, ne monte pas dans ce bateau, tu vas t'exposer.

—Mais non, Pulchérie.

—Tu pourrais te noyer.

—Mais non, ça me connaît.

—Eh bien, laisse-moi ta montre et ta chaîne.

JUGEMENT SEVERE.

On conseillait à Alexandre Dumas père de soigner un peu plus ses productions nouvelles.

—Prenez-y garde, lui disait un ami si vous tenez à ce que votre nom arrive glorieux à la postérité.

—La postérité, répliqua Dumas, ce n'est autre chose qu'un public qui succède à un autre ; or, je sais trop ce que c'est que le public d'a présent pour que j'y tienne.

IL FAUT S'ENTENDRE

Un maquignon avait vendu à un cultivateur un gros cheval de labour. Au bout de quelques jours, le campagnard ayant remarqué que la bête était aveugle, voulut la rendre au marchand.

—Rien du tout, s'écria celui-ci ! Le cheval a-t-il bien au labour ?

—Oui, répondit l'autre, mais il ne voit pas clair.

Qu'est-ce que cela me fait ! Vous m'avez demandé un cheval, pour tirer le charriot et non pour lire le journal !

COUPON DE PRIME:

AUX LECTEURS DE CE JOURNAL.

Détachez ce coupon et remettez-le avec 9cts, en timbres-postes, pour chaque volume désiré, ou 26cts pour 3 volumes au choix, parmi les ouvrages nommés sur ce coupon, au bureau de ce journal ; et vous recevrez les numéros demandés franco par la poste dans les huit jours qui suivront votre envoi. Ecrivez votre nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

NOM.....

ADRESSE.....

OUVRAGES DESIRES : NOS.....

LIVRES OFFERTS

- 1 Mon oncle et mon curé.
- 2 L'amoureux de la préfète.
- 3 Martyr de l'amour.
- 4 La roche qui pleure.
- 5 Le remords d'un faussaire.
- 6 Rêves Dorés.
- 7 Drame de l'hôtel Woronzoff.
- 8 Les flancs tilies de Lorette.
- 9 Le sacrifice d'un fils.
- 10 Le coureur de dot.
- 14 Roman d'une jeune fille pauvre.
- 13 Le roman d'un crime.
- 14 Trahison vaincu par l'amour.
- 17 La vengeance du fiancé.
- 18 Les deux Jeannes.
- 15 Misérable faussaire.
- 19 Le martyr d'une mère.
- 20 La charmeuse.

NO HARD TIMES

For the people who buy from me They get the just value of their money We import and manufacture the Best Tinware on the Island and we sell it at living prices.



No bow legged announcements that we cut everything—we cut sheet iron, tin, wire etc, but we cut it to make it up in handsome dishes for which we charge only a fair price



STOVES! STOVES!

We are right in the midst of the stove season, we have just what you need.

GROCERIES — ETC

There is nothing strange in a man offering Groceries, Tea, Tobacco, Soap, Brushes, etc at living prices. I do—and better still I have the finest assortment of Shelve Hardware west of S.Side—



Some will cut prices unmercifully. I don't. My prices were always low.

A. J. BERNARD

Tignish

JOSEPH GALLANT

—NEGOCIANT EN—

MARCHANDISES SECHES, GROCERIES, BOIS, CHARBON, PRODUITS DE TOUTES SORTES.

RUSTICOVILLE I P E

Jan. 16 '96